

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, par an, en avance, 24 00  
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire, et Musical, par an, en avance, 24 00  
Aux deux publications réunies, par an, en avance, 48 00  
Tout instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts  
Deux lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts  
Au-dessus par ligne, 50 cts  
Toute insertion subséquente, le quart du prix (à franchir les lettres.)

Notices Biographiques des Contemporains Illustres.

## M. O'CONNELL.

On connaît assez généralement l'histoire du grand mouvement républicain conduit par l'association des Irlandais-unis ; on sait comment, sous l'influence de notre révolution de 89, protestants plébeins et catholiques, enflammés d'une même ardeur, s'unirent un instant en Irlande pour briser la domination anglaise ; comment les horreurs commises chez nous en 93 dénuirent et affaiblirent l'association sans la dissoudre ; comment l'expédition française conduite par le général Hoche, à la fin de 1796, rebroussa chemin sans aborder et comment l'insurrection éclata en 1798 ; comment une seconde armée française, sous les ordres du général Humbert, arriva trop tard pour la soutenir et assez tôt pour se trouver entourée par des forces supérieures et forcée de se rendre prisonnière ; comment l'Angleterre, tenant sous ses pieds l'Irlande épuisée et vaincue, se rependit des concessions faites avant le combat, et profita de sa faiblesse pour la replacer sous un joug absolu ; comment, malgré les adjurations éloquentes de Grattan, le Démophile du parlement irlandais, il se trouva cent dix-huit hommes assez lâches pour vendre à beaux deniers comptant leur existence politique ; comment enfin le parlement d'Irlande se suicida à l'aide d'un vote qui coûta à Pitt 31,000,000 de francs ; tous ces faits appartiennent à l'histoire d'Irlande (1), nous ne nous y arrêtrons pas. Contentons-nous de dire que, dans une assemblée des avocats de Dublin, convoquée pour protester contre l'acte d'union, un jeune homme de vingt-quatre ans prit la parole à plusieurs reprises, se distingua par l'apreté de ses sorties, contre les rigueurs nouvelles de l'Angleterre et l'incantation légale de l'indépendance de son pays. C'était Daniel O'Connell.

De 1798 à 1810 la vie d'O'Connell s'écoula dans l'exercice de sa profession ; et bientôt, malgré les obstacles qui s'attachent à sa qualité de catholique, il s'éleva au premier rang dans le barreau, concentra sur lui tous les regards de ses co-religionnaires, et posa les premiers fondements de sa puissance politique. Déclaré indigne de toute fonction civile, administrative ou militaire, déchu de tous droits, et celui de payer d'énormes impôts, les catholiques n'existaient pour ainsi dire pas comme citoyens. O'Connell résolut, avec le seul instrument qui lui eût été laissé, la parole, de briser une à une toutes ces entraves ; sa réputation au barreau, en le constituant le défenseur né de tous les intérêts catholiques dans les procès civils comme dans les causes criminelles, le servit merveilleusement dans son ambition de libérateur.

Ici se placent naturellement quelques mots sur cette physiologie si variée, si affaîné, d'avocat et de meneur politique, qui fut durant trente ans celle d'O'Connell, et dont il a dépouillé un des

traits distinctifs, aujourd'hui qu'il a renoncé au barreau. Shiel nous a peint O'Connell à cette époque de sa vie, dans un portrait où l'homme anglais se mêle à une vorace toute française, qui fait penser aux meilleures pages de Timon ; c'est là qu'il faut voir le Conseiller, the Barrister, à Dublin, dans son fashionable hôtel de Merriott-Square, d'abord reculé, austère, levé avant le soleil, absorbé dans l'étude des nombreux dossiers qui gissent autour de lui ; puis, quelques heures plus tard, arrivant aux Quatre Cours (four courts), le palais de justice de Dublin, arpenteant rapidement la salle des Pas-Perdus, rayonnant de santé et de vie, et portant serré contre sa poitrine, avec une tendresse toute paternelle, un large sac tellement rempli que son robuste bras peut à peine le soutenir. Une palissade vivante de clients et d'avoués l'entoure, le cou tendu, les oreilles et la bouche ouvertes, cherchant à attraper à la volée quelque opinion qu'on a chance d'extorquer gratis du Conseiller en l'enjoignant, puis éclatant de rire à ses débordements de plaisanteries joyeuses et familières, ou frémissant quand, monté sur un ton plus sévère et plus haut il se pose en prophète et leur annonce que l'heure de la rédemption de l'Irlande est proche ; mais voici le moment des plaidoiries ; le Conseiller court rapidement de salle en salle, fuit à lui seul la besogne de vingt confrères, entrelarde chaque affaire de cour d'assises ou de police correctionnelle, d'un mouvement oratoire sur l'acte d'union et la tyrannie anglaise, personnifie dans le plus obscur de ses clients l'Irlande tout entière, et avec la meilleure foi du monde, empêche des honoraires de l'air d'un homme qui se dévoue à son pays.—Trois heures sonnent, les juges quittent leurs sièges, O'Connell ruisselant de sueur court au meeting assemblé dans la première taverne venue ; là il dirige l'ouragan des débats populaires avec une telle force de persuasion, un tel redoublement d'énergie, qu'on dirait qu'il s'élève tout frais aux travaux de la journée. A sept heures un banquet l'attend, il s'y comportera en joyeux convive, prononcera une demi-douzaine de discours à la louange de l'Irlande, puis se retirera à une heure tardive et demandera à un court sommeil des forces pour recommencer le lendemain. Ailleurs Shiel nous peint le Conseiller au lever du vice-roi, l'épée au côté, dans les rangs des oppresseurs, gonflé et servile comme eux, ou encore s'en allant en grande cérémonie, une branche de laurier à la main, recevoir genoux en terre sa majesté le roi George IV sur la plage de Dunleary (1) ; et, pour que rien ne manque aux couleurs disparates de ce portrait, voici maintenant O'Connell, qu'un jury de Dublin, s'il était habilement choisi condamnerait à vue comme coupable de haute trahison par construction, tant toute sa tournure et chacun de ses gestes sont imprégnés de ce sentiment national : l'indépendance de l'Irlande ou la combustion du monde ; sa carrure est athlétique, sa figure est heureuse et avenante, les traits en sont à la fois doux et mâles, l'éclat florissant de la santé et d'un tempérament sanguin brille sur son visage, qui rayonne d'émo-

tions patriotiques ; son expression ouverte et franche invite à la confiance, et ses riantes yeux bleus sont doués des plus honnêtes et des plus bienveillants regards ; dans ses allures de Spartacus il porte son pampin sur l'épaule comme une pique, lance un pied factieux devant l'autre, comme si, brisant déjà ses fers, il chassait devant lui la suprématie protestante, tandis que de temps en temps le mouvement d'épaules démocratiques de son large buste semble un vigoureux effort pour rejeter au loin l'oppression de sept cents ans. Maintenant tournez la page ; voici le démocrate qui passe comme l'éclair dans son brillant et révolutionnaire équipage, sa voiture verte, ses livrées vertes et ses turbulents coursiers papistes galopant d'une façon toute fringante sur un pavé protestant, au grand chagrin et dommage des protestants piétons.

Cette esquisse suffit pour donner une idée de la vie bizarre et dévorante d'O'Connell jusqu'à l'élection de Clare. Un incident particulier mérite cependant d'être rapporté, d'autant plus que quelques recueils l'ont déjà raconté en le dénaturant (1) : En 1815, dans un meeting tenu à Dublin, O'Connell, attaquant avec sa fougue ordinaire la corporation municipale de cette ville, l'avait appelée une corporation mendiant ; un avocat, membre de cette corporation, nommé d'Esterre, descendant d'une famille française de protestants réfugiés, se regarda comme personnellement insulté et envoya un cartel à O'Connell ; ce dernier refusa d'abord, en déclinant toute intention d'insulte personnelle ; son adversaire le menaça d'un soufflet. Les amis d'O'Connell décidèrent que le duel avait lieu ; le pistolet fut l'arme choisie, et l'agresseur tomba raide mort : O'Connell désolé de sa victoire, se rendit à l'église avec ses témoins et ceux de d'Esterre, jura solennellement qu'il ne se battrait plus, et offrit à la veuve de son adversaire une pension égale au revenu annuel que gagnait son mari. La corporation de Dublin décida que cette offre ne serait pas acceptée, et vota sur ses fonds la somme promise par O'Connell.

De ses lers, on a souvent reproché à l'agitateur de se retrancher derrière ce vœu pour se permettre impunément l'insulte ; tout n'est pas fondé dans ce reproche ; le courage personnel de l'impétueux irlandais ne saurait être mis en doute ; mais il est certain qu'il a souvent manqué de dignité, et n'a pas su comprendre que dans la position exceptionnelle qu'il s'était faite, la décence dans l'attaque était le plus impérieux des devoirs. Je crois même que dernièrement encore un de ses fils ou de ses nouveaux a été obligé de se battre pour lui.

(1) Je citerai notamment un article de la Revue des Deux-Mondes signé un membre du parlement anglais. Cet article est non-seulement injuste dans l'ensemble, mais encore rempli d'exactitudes de toute espèce. En voici un petit exemple : "Ce gros homme, dit l'auteur en parlant d'O'Connell, si fier, si gai, si ouvert, ne semble pas avoir souffert beaucoup, et les soucis de la vie publique n'ont pas plissé son large front ni déformé ses tempes de chèvre." Cette phrase, qui d'ailleurs ne dit pas grand-chose, est d'autant plus mal tournée qu'il est notoire que l'agitateur est chauve et porte une perruque très épaisse et très apparente, ce qui semblerait prouver que le prétendu membre du parlement siège fort loin d'O'Connell. Ailleurs il est question de Paill annuel, ordinaire, presque féroce d'O'Connell ; comparez cela aux riantes yeux bleus dont parle Shiel, au gros homme si ouvert, si gai de tout-à-l'heure, et jugez du reste.

Arrivons maintenant à la période la plus brillante de la carrière d'O'Connell ; comme elle est beaucoup plus connue que l'autre, je serai plus bref.

L'association des Irlandais-Unis avait succédé le comité catholique. Un marchand de soieries de Dublin, John Keogh, homme d'une capacité supérieure à sa naissance et à son éducation, avait formé, soutenu ce comité et en dirigeait les opérations ; à sa mort l'association perdit presque toute sa force, les promesses libérales du roi Georges achevèrent de la dissoudre. Ces promesses furent éludées, et en 1823 les catholiques, frustrés dans leurs espérances, toujours garottés de lois restrictives, se trouvèrent dépourvus de tout principe d'unité, de tout centre d'action, lorsque O'Connell et Shiel, jusqu'ici étrangers l'un à l'autre et même ennemis, se rencontrèrent chez un ami commun dans les montagnes de Wicklow, et formèrent le projet de relever le parti catholique de l'état d'abjection où il était réduit. Quelques mois après, vingt individus se réunirent dans la taverne de Dempsey à Dublin et formèrent le noyau de cette immense association catholique qui, six ans plus tard, en 1829, embrassa toute l'Irlande, appuyait ses décrets de la voix de sept millions d'hommes, et arrachait par la crainte au ministère Wellington et Peel la grande et mémorable loi de l'émancipation.

Un mot d'abord sur l'organisation de l'association catholique, ce gouvernement extra-légal dont je parlais en commençant, qui a son budget, son trésor, ses avocats, ses avoués, ses journalistes, qui, en un jour, peut mettre sur pied toute l'Irlande, qui s'est constitué le défenseur du peuple et le contrôleur infatigable de tous les actes du gouvernement anglais, et qui, par l'empire d'une autorité toute morale et par cela même plus puissante, est arrivé à faire sortir l'ordre du désordre même. Un comité central siège à Dublin, et composé de membres dont le mode d'élection a varié suivant les circonstances représente l'association et prend toutes les mesures jugées utiles à la cause commune. Ce comité s'assemble régulièrement, examine les lois proposées au parlement, les discute, censure les actes du pouvoir et ses agents, prend des résolutions, les publie par la voie de son journal ; en un mot, agit comme un vrai parlement, auquel il ne manque que le pouvoir régulier de faire des lois obligatoires pour tous. Le mode de perception de l'impôt qui, en 1825, était de deux sous (un penny) pour chaque membre, a subi différentes métamorphoses pour échapper à l'action du parlement anglais. Dissoute à plusieurs reprises comme inconstitutionnelle, l'association renait toujours, se réforme sous un autre nom, avec d'autres formes, mais le fond reste le même ; ainsi, en 1829, elle s'appela l'association catholique ; en 1837, l'association générale de l'Irlande ; en 1838, la Société des Précurseurs (Precursors-Society) ; aujourd'hui elle a pris le nom d'association nationale.—Énumérer les actes de ce singulier gouvernement, c'est faire l'histoire d'O'Connell, car si l'association mène l'Irlande, c'est lui qui mène l'association.

(A continuer.)

## BIOGRAPHIE.

LE PRINCE FRANÇOIS D'ASSISES, ROI D'ESPAGNE.

La biographie de François d'Assises, aujourd'hui assis à côté de S. M. Isabelle sur le trône d'Espagne, ne saurait avoir une longue étendue. Jusqu'au jour où la faveur de la reine et les combinaisons de la politique l'appelèrent aux honneurs de la couronne royale, la vie de ce jeune prince est restée circonscrite dans le cercle étroit de la famille. Aussi son histoire se borne-t-elle à quelques détails généalogiques arides comme l'*Almanach de Gotha*.

François d'Assises (Marie-Ferdinand, duc de Cadix), est né le 13 mai 1822. Il est le fils aîné de François de Paule, infant d'Espagne, et de sa femme Louise-Charlotte, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles, et tient des deux côtés à la race illustre des Bourbons.

La première jeunesse du prince s'est passée à Paris, où son père, banni d'Espagne durant les troubles qui désolèrent la minorité d'Isabelle, trouva, pendant plusieurs mois, un asile. Après avoir partagé l'exil de son père, don François d'Assises revint sa patrie au mois d'avril 1842. Le gouvernement lui conféra le grade de chef d'escadron du régiment de Talavera (1er de chasseurs à cheval). Deux ans plus tard, il fut nommé colonel de cavalerie, et commanda le régiment de Castille n. 6. Il était brigadier de cavalerie au moment où la fortune, d'un tour de roue, l'éleva au suprême rang. Il devint le 10 octobre 1846, l'époux de sa cousine germaine, Marie-Louise Isabelle II, alors à peine âgée de seize ans.

Le prince François a pour frère puîné, le prince don Henrique, capitaine de vaisseau, qui fut son compétiteur à la main de la reine, et qui l'eût emporté peut-être sur son aîné, sans les étourderies politiques où l'entraîna la fougue de son âge et de son caractère. Le reste de sa famille se compose d'un frère, Ferdinand-Marie Mariano, qui touche à peine à l'adolescence, et de cinq sœurs, dont l'aînée a épousé, durant la proscription de son père, le comte polonais Ignace Gorowski.

Le prince François d'Assises porte le titre de roi d'Espagne, qui lui fut conféré par la reine, sa femme le lendemain de son mariage.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

RÉVOLUTION DANS UN GRAND EMPIRE.—Nous empruntons le paragraphe suivant à une lettre écrite à bord de la *Victorieuse* qui fait partie de l'escadre de l'amiral Cécile dans les mers de l'Inde. La nouvelle qu'il renferme est de nature à intéresser le commerce de tous les pays, surtout dans un moment où l'on cherche à rompre le cercle infranchissable dont s'étaient jusqu'ici environnées les grandes puissances asiatiques.

"Le souverain d'un des plus grands empires de l'Asie, le célèbre Min-Meh, est mort à Hué, capitale de ses Etats, au mois de juillet dernier. Son fils, le prince Thien-Tsi, lui a succédé. Son premier soin, on arrivant au pouvoir suprême, a été de faire grâce à plusieurs missionnaires chrétiens condamnés à mort en vertu des

## FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

### LA CROIX DE BERNY.

Malgré la neige, le verglas, la dureté des temps et la disette imminente, le carnaval n'est pas moins brillant cette année que les autres.—Le carnaval de Paris a remplacé ceux de Venise et de Rome : le rêve des cinq parties du monde est d'être à Paris dans le mois de février.

Le carnaval a changé complètement d'aspect depuis un certain temps : plus de mascarades courant les rues, plus de calèches chargées de malins et de poissardes s'adressant des litanies en style de Vadé, plus de cornets à bouquin faisant trombler les vitres de leurs beuglements, plus de descente de la Courtille, plus de voitures à six chevaux précédées de torches et invariablement attribuées à lord Seymour, plus de cavalcade du Cirque-Olympique, plus de Turcs, plus de Grecs pataugeant dans la croûte, plus d'Arlequins appliquant du bout de leurs bâtes des rats blancs sur les habits noirs. Oripeaux et guenilles, cris et fanfares joyeuses, masques hideux ou grotesques, tout cela a disparu. Un homme rangé qui se coucherait à onze heures ne se douterait pas qu'il existe à Paris un carnaval bruyant, échevelé, vertigineux, ivre de turbulence, de vin de Champagne et d'eau-de-vie, que les sergens de ville et les gardes municipaux ont toutes les peines du monde à contenir. Le carnaval, de diurne, s'est fait nocturne : le jour est sage, la nuit est folle.

Les anciens bals de Valentino, de la rue Vivienne et de la Renaissance, où florissait le grand Chicard, ont commencé cette importante transformation. L'Opéra, en admettant le bal Musard, dans sa salle et son foyer, réservés jadis aux chuchotements des dominos, lui a donné la consécration.

C'est maintenant rue Lepelletier que, à la clarté des ifs, alimentés par la flamme blanche du gaz que fait palpiter l'haleine intermittente du vent, on voit s'acheminer, vers minuit, la cohue des débauchés, des titis, des pierrots et des sauvages dans tous les véhicules possibles, et même pédestrement, pour peu que la gelée ait raffermi la boue.

Tout le monde, même les personnages les plus sérieux, a vu au moins une fois par saison, le bal de l'Opéra : les nez de carton, ornés d'yeux verts et de moustaches de crin, rassurent la pudeur des gravités les plus farouches ; le domino fait de la femme honnête, curieuse, une ombre informe, que ne reconnaîtraient ni un mari, ni un amant, ni une rivale ; si le dimanche vous trouvez un vénérable magistrat un peu somnolent, une jolie femme les yeux un peu battus, soyez sûr qu'ils ont passé la nuit au bal de l'Opéra.

C'est qu'en effet, il est difficile de voir un plus beau et plus étrange spectacle que cette vaste cuve où ferment pendant six heures la folie factice du carnaval, couronnant ses bords d'une écume de bruit, et lançant vers les lustres une brume d'haloïnes ; l'orchestre fait résonner à travers le vacarme ses éclats fulgurants et son rythme impérieux ; les cuivres percent le tumulte comme la lumière du canon la fumée la plus épaisse ; les étoiles des girandoles s'échevelent et s'ensanglantent ; les mille couleurs des costumes papillonnent dans un fourmillement perpétuel, comme les fanfreluches d'un kaléidoscope qu'on retournerait sans cesse ; chaque œil a un éclair, chaque bouche un cri, chaque bras un geste railleur, chaque hanche une ondulation lascive ; le plancher tremble sous le trépignement de pieds infatigables ; mais le moment splendide, c'est le moment du galop.

La ronde du Sabbat est quelque chose de mesquin en comparaison.

Une minute avant que le bâton du chef d'orchestre qui commande à ces délices orgiaques ait donné le signal, il semble qu'il soit impossible à une foule si compacte de faire un mouvement : prendre son mouchoir dans sa poche est un rêve irréalisable. On dirait que, pour faire entrer une personne de plus dans ce bataillon serré, il faudrait l'enfoncer au mouton comme un pieu pour pilotes ; eh bien ! aux premières mesures de l'orchestre, une espèce de remous se fait sentir dans ces flots épais, un courant s'établit, et bientôt, le galop triomphant nous autour de la salle son torrent circulaire. Au milieu, les masques qui ne prennent pas part à la ronde infernale forment des espaces stagnans, des îles humaines relativement immobiles. Cependant, le galop court et bondit. Une charge de cavalerie enfonçant un front de bataille ne ferait pas un bruit plus sourd et plus pesant. Pour notre part nous aimerions mieux monter tout simplement à l'assaut que nous mêler à cette cohue de corymbans, d'égyptiens et de mimalions très peu mythologiques, mais aussi enragés que les bacchantes qui mirent Orphée en pièces.

De temps en temps, le torrent chorégraphique jette sur ses bords, comme un fleuve un tronç d'arbre noyé sur ses rives, quelque débauché essoufflé, quelques pierrette criminoïse, malgré l'enfermement traditionnel du costume ; d'autres, moins houreux, tombent et sont foulés aux pieds, car le galop lancé ne peut s'arrêter, il se pousse lui-même, et le moindre obstacle ferait monter les eaux au sommet de l'étiage. Ce galop final, c'est la danse macabre moderne, la ronde irrésistible qui entraîne tout dans son cours, le symbole mystérieux des évolutions de l'humanité et des puissances de la foule, formidable dans sa joie comme dans sa colère.

A l'Opéra, il faut reconcor à toute individualité, à toute prétention ; vous êtes un atome de plus dans le tourbillon ; soyez charmant ou af-

freux, hête ou spirituel, en guenilles ou en satin ; dansez comme un ours à ses débuts, ou comme Carlotta Griani dans le pas de la Favorite, ce sera tout un ; personne ne fera attention à vous : restez, allez-vous en, votre présence ou votre absence sont indifférentes. Essayez-vous des poumons d'airain, votre voix se perdra dans le tumulte général ; fusiez-vous Hercule, vous ne pourriez remonter le courant ; il faudra vous laisser aller et suivre la file. C'est là ce qui fait la beauté et aussi l'inconvenant des bals de l'Opéra : il y a tant de monde, qu'il n'y a plus personne.

Aussi les amateurs de danses excentriques, les illustrations du cancan et de la polka se sont-ils réfugiés au théâtre des Variétés ; là, ils trouvent l'occasion et la place de déployer leurs talents ; la foule, quoique épaisse, n'est pas encore arrivée à l'état compact qui ne permet plus de faire un mouvement. Les types se dessinent, les anciennes réputations se soutiennent, de nouvelles se forment ; les figures s'élaborent, se fixent, et la cachucha française reçoit chaque nuit de précieux perfectionnements.

Le public qui suit les bals des Variétés se compose de deux portions ; une portion qui danse, une portion qui regarde. Un bal aux Variétés, pour la portion qui regarde, est comme la représentation d'un ballet à l'Opéra ; pour la partie qui danse, c'est un exercice public, qui met l'amour-propre en jeu, et pour lequel on travaille pendant la journée ; les danseurs et les danseuses ont des temps particuliers, qu'ils cachent soigneusement et réservent pour les figures au-première. En effet, ils sont tous connus des spectateurs, comme si leurs noms étaient écrits au programme des théâtres ; ce sont des artistes en leur genre, des génies chorégraphiques qui inventent et exécutent les danses populaires, des imaginations de maître de ballets inédites,

des danseurs à qui il n'a manqué que le Conservatoire !

Il faut, pour exécuter les danses de bals publics, de grandes et nombreuses qualités : de la souplesse, un profond sentiment du rythme, une vigueur de jargon infatigable, une respiration longue et la facilité d'improvisation ; une physiologie mobile et la science parfaite de la pantomime. En outre, il est bon d'avoir travaillé sur le tapis quelques années et de posséder la savate à fond.—plusieurs temps de la danse moderne étant impraticables pour quiconque n'a pas pratiqué ce grand art.

Les bals masqués ont leur mode. Le velours ne se porte plus cette année en déguisement ; on n'emploie plus que le satin et les dentelles ; une débauchée élégante est vêtue d'un pantalon de satin rose ayant à la place de boutons, sur la bande de la couture, des fleurs naturelles, roses moussues ou camélias, d'une ceinture de cachemire, et d'une chemise d'homme en batiste idéale, avec jabot de point d'Angleterre ou mailles haute de quatre doigts. Le dernier luxe, le raffinement suprême consiste dans l'absence du corset. Cela prouve une sécurité de contours, une pureté de lignes à toute épreuve. Il n'y a que la haute aristocratie du genre, que les duchesses de la Bohême qui puissent se permettre cette insolence de beauté. Les cheveux se poudrent, le chausson est de satin blanc, et le masque, réduit aux proportions d'un simple loup-déstiné plutôt à rendre la bouche vermeille et le menton saignant qu'à voiler une figure moite, se tient très souvent à la main et sert de contenance. Une femme ainsi travestie se fait dire par ses rivales : "Tu as des soirées un costume *rupin*." En style de bal masqué, *rupin* a cette année, la signification qu'a vaincue l'année dernière, et veut dire : dans le goût le plus exotique. Encore un motique à l'égard de la *Dictionnaire de l'Académie* !